On appelle ça un ovule, mais le vrai mot c'est ovocyte. Alors pourquoi est-ce qu'on dit ovule ? Pour faire la paire avec spermatozoïde. Qui dit spermatozoïde dit ovule. Avant, j'allais à la bibliothèque de l'école, mais pour emprunter des livres c'est com-

MIEKO KAWAKAMI

Seins et œufs

roman traduit du japonais par Patrick Honnoré

pliqué, et puis il n'y en a pas beaucoup, c'est tout serré, c'est sombre, et dès que quelqu'un arrive il regarde pour savoir ce que tu lis, c'est répugnant. Alors maintenant je vais à la vraie bibliothèque avant de rentrer à la maison.

ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

A quarante ans, Makiko est envahie par l'obsession de se faire refaire les seins, une lubie que sa fille de douze ans ne supporte absolument pas. Conflits mère-fille, vertiges de la puberté, les choses prennent un tour très compliqué quand l'adolescente se mure dans le silence.

Toujours plus déterminée dans ses choix, Makiko décide de rejoindre sa soeur à Tokyo ; de dix ans sa cadette, Natsu est célibataire, et c'est dans son minuscule appartement que mère et fille vont lui imposer leurs problèmes.

Alternant le récit de Natsu et le journal intime de l'adolescente, ce livre percutant, provocant et drôle explore le regard de trois générations de femmes japonaises liées par une tendresse muette face à leur propre représentation de la féminité. Au coeur de la mégapole et le temps de quelques jours, les cartes de chacune sont redistribuées et le jeu de rôle est ouvert.

MIEKO KAWAKAMI

Mieko Kawakami a trente-cinq ans. Diplômée de philosophie, musicienne, actrice et romancière, elle a été élue Femme de l'année en 2008 par le magazine Vogue Japan *et ne cesse aujourd'hui d'apparaître sur la scène artistique et intellectuelle japonaise.*

Titre original :
Chichi to ran
Editeur original :
Bungeishunju Ltd.
© Mieko Kawakami, 2008
French translation rights arranged
with Mieko Kawakami/Bungeishunju Ltd.,
through le Bureau des Copyrights français, Tokyo.

© ACTES SUD, 2012
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-00805-5

MIEKO KAWAKAMI

SEINS ET ŒUFS

roman traduit du japonais
par Patrick Honnoré

ACTES SUD

On appelle ça un ovule, mais le vrai mot c'est ovocyte. Alors pourquoi est-ce qu'on dit ovule ? Pour faire la paire avec spermatozoïde. Qui dit spermatozoïde dit ovule. Avant, j'allais à la bibliothèque de l'école, mais pour emprunter des livres c'est compliqué, et puis il n'y en a pas beaucoup, c'est tout serré, c'est sombre, et dès que quelqu'un arrive il regarde pour savoir ce que tu lis, c'est répugnant. Alors maintenant je vais à la vraie bibliothèque avant de rentrer à la maison. Au moins je peux utiliser les ordis autant que je veux. Et puis j'en ai marre de l'école. C'est nul. Oui, je sais, c'est nul de dire que c'est nul, parce que l'école, c'est juste un mauvais moment à passer, alors que la maison c'est pas pareil. J'ai du mal à penser aux deux en même temps. Mais avec du papier et un stylo, je peux écrire ce que je veux où je veux, ça ne coûte rien, c'est chouette. Ce qui s'appelle mettre ses idées sur le papier. Par exemple on peut dire détester, ou être dégoûtée de. Mais je trouve que

c'est répugnant, ça donne mieux l'idée. Alors je m'entraîne à écrire le mot. Répugnant. Répugnant.

Midoriko

Puisqu'elles arrivaient d'Osaka, je ne pouvais pas les manquer : le quai, dans cette configuration, il n'y en a qu'un, et j'avais entré l'heure à l'avance sur mon portable. En un clic c'était en mémoire, de ce côté-là j'étais tranquille. En passant devant l'invraisemblable quantité de piliers enrobés d'affiches sur papier pelliculé, je suis quand même restée plutôt perplexe devant le motif imprimé sur le kimono de la vieille actrice, genre lapin couché ou gâteau de riz pilé. Comme motif de pub… Coup d'œil sur le panneau électronique pour vérifier, je prends l'escalier – et ça rate pas : je me surprends en train de compter les marches. Sur le quai, le déluge sonore que vomit le Shinkansen manque me faire chanceler. Mais heureusement je les ai aperçues tout de suite.

Je ne pouvais effectivement pas les manquer, vautrées sur le banc malgré la foule des usagers qui les frôlaient de partout, même pas assises sur leurs fesses, sur leurs reins, plutôt. Y a pas à dire le manque d'énergie qu'elles dégageaient faisait contraste avec tout ce qui les entourait, et quand j'ai accouru vers elles en leur lançant un bonjour, j'ai immédiatement remarqué le malaise auquel je m'attendais entre

les deux. Elles m'ont reconnue, elles ont levé les yeux, se sont mises debout et se sont étirées.

Midoriko a grandi depuis tout ce temps, et tout en minceur. Pas la moindre trace de viande sur les mollets, aucune rondeur là où il faut, on dirait un flamant rose ! Je n'en ai jamais vu, mais bon. Avec des jambes d'une longueur ! On dirait qu'elles lui ont poussé directement du ventre à travers les boyaux. Alors pour lui dire un mot de bienvenue sans faire trop guindée, j'ai improvisé :

— Eh bien dis donc, c'est tes jambes, ça ? Elles vont jusqu'où ?

J'ai voulu lui tapoter les hanches pour tâter, elle s'est rétractée sans un mot. Cela dit, ce qui m'a étonnée, ce qui m'a cloué le bec pendant une seconde en tout cas, ce n'est pas tant l'absence de formes de Midoriko que de celles de Makiko. Parce que question charmes je n'irais pas jusqu'à dire que Makiko ait jamais été du genre glamour pulpeuse, mais l'impression que j'en gardais, de figure comme du reste, c'était quand même plutôt du plein, du rond, disons, et pas cette chose ratatinée. Le brun-rouge lavasse et sans âme de ses cheveux mi-longs par exemple, comme si toute sa vitalité lui avait goutté par les pointes. Il y avait de la faute aux produits de permanente et de coloration, sans doute, mais quand même. Fagotée dans un haut de survêt gris à capuche encombré de mots en anglais et effets de relief, un jeans cartonneux et des sandales genre

mules, et avec ça un rouge à lèvres voyant et baveux, un fond de teint bon marché mais surtout d'une nuance sans rapport avec sa peau, tartiné n'importe comment jusqu'à s'accumuler dans les rides, avec la limite bien visible à hauteur du cou… Alors quand j'ai vu ma Makiko comme en train de flotter, lugubre, au milieu des innombrables visages qui défilaient sans discontinuer sur ce quai de gare, je l'ai trouvée tellement incongrue qu'au lieu de lui lancer, avec un coup de coude comme j'aurais fait avant : "Toi, tu as encore eu la main lourde !" j'ai été prise de court et tout ce que j'ai pu dire, avec un sourire, en lui prenant son sac de voyage des mains, c'est :

— Laisse, je vais le porter.

Makiko, c'est ma sœur aînée. Midoriko est sa fille, autrement dit ma nièce. Moi – sa tante, eh oui – je suis célibataire. De son côté Makiko est séparée d'avec le père de Midoriko depuis au moins dix ans. Autrement dit, depuis qu'elle a l'âge de se rappeler, Midoriko n'a jamais vécu avec son père, et comme je ne crois pas avoir entendu dire que sa mère le lui ait présenté, elle ne doit pas le connaître. Ce qui n'a pas grande importance, mais bon, c'est pour ça que jusqu'à maintenant nous avons toutes les trois le même nom de famille. En temps normal la mère et la fille habitent à Osaka, mais cet été, à la demande de Makiko,